

La rétrospective

(Excerpt in French)

Translated by: Stéphane Baldeck

Contact of the translator: stephane_baldeck73@yahoo.com

Cette fois aussi tous les personnages et les événements de ce roman sont imaginaires. Toute ressemblance avec des personnages existants ou des situations ayant existé serait purement fortuite.

Erika Vidic Korenika étincelait. Après tout c'était aussi son grand soir. Certes, ce n'était pas seulement le sien et elle était loin de jouer le premier rôle, mais tout de même. Erika n'allait pas gâcher ses quinze minutes de gloire pour quelques broutilles. C'était elle, par exemple, qui avait fait venir ses collègues Mojca, Tanja et Danica et non l'inverse. Bon il arrivait que Mojca se rende à une exposition, car son mari s'intéressait à ces choses-là, et Danica pouvait également de temps à autre assister à une première. Plus pour montrer sa dernière robe ou son nouveau lifting en vérité, parce qu'elle n'avait jamais rien pu comprendre à l'art. Quant à Tanja, Erika en était sûre, c'était bien la première fois de sa vie qu'elle et son mari assistaient à l'inauguration d'une exposition de peinture.

Erika Vidic Korenika avait cinquante-trois ans, mais ce soir-là peu de gens auraient pu le deviner. Mince, une posture de trentenaire, moulée dans une robe de prix légèrement provocante, sans aucune ride, les cheveux à la mode et coupés court, elle avait tout pour étinceler.

Voici en quoi consistait le triomphe d'Erika. Une galerie fameuse consacrait une vaste rétrospective au peintre Karol Korenika, son beau-père. Et ce vendredi 16 décembre avait lieu l'inauguration. On avait réservé presque tout l'espace de la galerie à l'œuvre de Karol Korenika, et ce n'était pas rien. La totalité du rez-de-chaussée, à l'exception du dénommé « petit salon » et de la pièce située après les toilettes de la galerie, où se trouvait une installation moderne consistant essentiellement en un tas de pierres. Dessins, gravures et peintures de Karol Korenika occupaient tout le premier étage et le sous-sol, qui abritait le centre d'information de la galerie, lui était également dédié. On y trouvait à profusion diverses publications sur la vie et l'œuvre de Karol Korenika, documents, monographies, catalogues... Au rez-de-chaussée de la galerie étaient exposées les œuvres *plus légères* sur papier, dessins, esquisses, quelques estampes.

Karol Korenika était un peintre du classicisme. Maître dessinateur, il était resté fidèle à l'art figuratif durant toute sa longue vie. C'était un excellent portraitiste.

Au premier étage se trouvaient les peintures à l'huile. Il s'agissait principalement de vues de Maribor, de Paris et de Trieste, villes où il avait vécu. L'ensemble était complété par quelques panoramas et habiles portraits. Le commissaire de l'exposition et important critique d'art Roman Doli, qui aimait ajouter à sa signature les initiales M.A. signifiant *Magister Artum*, n'exagéra pas quand, lors du discours inaugural, il établit des correspondances entre les œuvres de maître Korenika et de l'artiste contemporain Lucien Freud *que nous avons pu admirer cette année à Venise*. Il réussit même à développer une thèse pleine d'audace en reliant les portraits de Korenika aux peintures de Frida Kahlo, *que nous avons pu également admirer cette année à la Tate Modern*. Les comparaisons étaient bonnes, pertinentes et de surcroît, Monsieur Doli avait ainsi fait savoir à toute l'excellente communauté artistique qu'il s'était rendu cette année à Venise et à Londres, voire ailleurs. Il aimait passer pour un citoyen du monde. C'est pourquoi lors des occasions comme l'était ce soir l'inauguration d'une importante exposition, il arborait au lieu d'une cravate un nœud papillon, plus discret mais non moins remarquable.

Comme le peintre Karol Korenika s'était malheureusement éteint deux ans auparavant dans sa quatre-vingt-huitième année en pleins préparatifs de cette rétrospective, l'éclat de l'inauguration rejaillissait ce soir sur son ex-femme, sur sa dernière épouse ainsi que sur leurs enfants. Il avait eu trois fils, tous nés de sa première union avec l'Italo-Slovène Angela Tutti, qui avait conservé, après son divorce il y a une quinzaine d'années, le nom de son ex-mari pour s'appeler désormais Tutti-Korenika.

Rajmund, le fils cadet d'Angela et Karol Korenika, était le mari d'Erika. Elle se considérait à juste titre comme la seule authentique belle-fille du peintre. Le frère aîné de Rajmund, Silvan, qui à ce moment même s'esclaffait vulgairement et bruyamment au milieu d'un groupe de femmes à côté de l'entrée de la galerie, était sur le point de se marier bien qu'il eût déjà plus de cinquante-cinq ans. Et comme on pouvait le voir, il n'était pas certain que le mariage aurait lieu. Quant au second beau-frère d'Erika, le jeune Aleš - Erika fit la moue - il était homosexuel. Elle ne pouvait donc pas considérer son partenaire Klaus-Erik comme un rival sérieux. Ce n'est pas qu'elle fût contre l'homosexualité, mais cet Autrichien, ce Klaus ne possédait pas son statut à elle : le mariage devant Dieu sanctifié par la maternité.

Voilà pourquoi il s'agissait bien aussi du grand soir d'Erika. Quand bien même, Erika devait bien se l'avouer, cela était épuisant. A tout moment, se mettre à la disposition des invités, répondre à d'innombrables questions, hocher de la tête à droite et à gauche, le sourire aux lèvres.

Mais ce n'était pas difficile pour Erika, telle une princesse anglaise, elle acceptait sa destinée de personnage public et souffrait avec dignité.

Elle parvenait en outre à se consacrer à ce qu'elle appréciait particulièrement. Passer son temps à observer et à juger son entourage.

Là-bas dans son coin, Silvan continuait à rire de manière inconvenante en buvant plus que de raison. Lors des repas familiaux il était toujours pompette. De temps à autre il la regardait, d'un coup d'œil en dessous... et lui faisait un petit signe. Le dégoût envahissait Erika au souvenir du comportement du frère aîné de son mari. Pas une seconde elle ne s'avoua, dans un recoin de sa conscience, loin derrière les règles et conventions qui régissent la bonne conduite, à l'insu même de ses péchés confessés, que ce petit signe lui faisait un immense plaisir. Mon beau-frère est entouré de jeunettes comme à son habitude remarquait Erika, tandis que sa Martina, un sacré morceau celle-là, passait la soirée à tourner en rond au premier étage. A proximité de son portrait, l'une des principales peintures de l'exposition. Quand cette pensée lui traversa l'esprit, Erika ressentit une violente douleur.

Pourquoi donc le vieux Korenika avait-il peint Martina Zajec, une femme qui vivait avec Silvan en-dehors des règles du mariage, comme on nomme aujourd'hui le concubinage, alors qu'elle était mariée depuis plus de vingt ans avec Rajmund, et qu'il n'avait même pas une fois émis l'idée de la peindre. C'était pourtant une belle femme, quant à Martina, elle n'avait rien de particulier. En outre elle avait eu ce fils bizarre, d'une liaison précédente.

Le contrôle des événements dans la galerie bondée où se pressait et bavardait la crème de la ville en sirotant du vin dans de beaux verres à pied réussissait à Erika, qui avait choisi pour cela une position idéale. Juste après la fin des solennités et du discours inaugural au premier étage de la galerie, Erika Vidic Korenika avait pris place sur la troisième marche de l'escalier menant du rez-de-chaussée au premier étage, alors que les invités commençaient à former de petits groupes et à déambuler entre les niveaux. De là, légèrement surélevée, elle maîtrisait les faits et gestes de l'ensemble du rez-de chaussée, et, cela aussi avait son importance, quiconque désirait monter où descendre devait passer à côté d'elle. De l'escalier elle voyait très bien qui entrait dans la galerie et qui la quittait, ainsi que ceux qui sortaient fumer une cigarette. Ce qui l'intéressait, ce n'était pas de savoir qui était fumeur, mais connaître les groupes de fumeurs stimulait son attention. Son jeune beau-frère Aleš et son *ami* Klaus étaient justement en train de fumer. Lorsqu'elle les vit, les pensées d' Erika Vidic Korenika se portèrent sur un autre sujet.

« Un jour, je me souviens qu'on était au début du printemps, le soleil dardait ses rayons à travers les grandes fenêtres. Le poêle chauffait plus par habitude que par besoin car il faisait chaud dehors, et moi, comme souvent, je jouais dans l'atelier de mon père. Et alors... »

Silvan Korenika, grand et plutôt charmant gaillard de cinquante-cinq ans, silhouette un peu trop excessive, jubilait. Il adorait la compagnie de toutes ces filles, étudiantes en beaux-arts et jeunes femmes passionnées par la peinture. Particulièrement cette petite bombe blonde, Tinkara croyait-il, qui se pressait contre lui et qui, ainsi qu'il semblait à Silvan, riait très fort et longtemps à chacune de ses saillies. Sous un petit manteau de fourrure entrouvert, il apercevait un maillot serré et pouvait sentir dessous des petits seins pointus et fermes. Si l'occasion se présentait, cette petite allait bientôt...

Ces jeunettes n'étaient même pas gênées par le fait que Silvan ne savait pas dessiner, qu'il n'avait jamais pensé être un artiste, ni qu'il manquait irrémédiablement de créativité. Elles voyaient en lui une figure remplaçant le défunt maître. Il était le fils aîné après tout. Et ainsi Silvan Korenika leur prodiguait avec beaucoup de joie maints souvenirs sur son père. Presque tout ce qu'il racontait était inventé, mais il offrait à ces filles ce qu'elles voulaient entendre. Des anecdotes spirituelles pleines de sous-entendus, des histoires intenses, des clichés sur la souffrance de l'artiste et d'autres choses du même acabit. Silvan n'évoquait pas le fait que lui et son père ne s'étaient jamais beaucoup aimés, ni qu'ils ne se parlaient presque plus les dernières années. Qui s'intéresserait à ça, je vous le demande.

Il fit signe au serveur de se rapprocher. Le petit groupe remplaça les verres vides par des pleins. Silvan examina le plateau d'un œil aiguisé et choisit le verre le plus rempli. Ce soir on servait de l'excellent vin.

De temps à autre il regardait la galerie, un peu pour voir s'il n'allait pas apercevoir un visage connu, un peu aussi pour vérifier si sa future épouse Martina n'était pas par hasard descendue du premier étage. Ce n'était pas qu'elle lui aurait reproché la compagnie de jeunes femmes, mais il lui était désagréable de s'amuser avec des jeunettes si elle se trouvait à proximité. Après tout il l'aimait à sa façon et ils devaient se marier prochainement. Silvan était en partie resté au rez-de-chaussée car il savait que Martina serait tout le temps là-haut, non loin de son portrait. Doli, ce pédéraste fourbe et hypocrite et tous ces *experts* en art - dans la bouche de Silvan ce mot sonnait comme une injure, allaient l'entourer et elle devrait leur raconter comment le vieux l'avait portraiturée, ce qu'il avait dit et fait, comment il avait mélangé ses pigments, et s'il avait mangé, ou peut-être bu et ainsi de suite.

Quant au portrait de sa femme qui suscitait un tel enthousiasme lors de cette exposition, en toute franchise, il ne plaisait pas à Silvan. Le vieux l'avait représentée le visage inhabituellement douloureux, à la manière d'un Christ. Et en plus juste après une scène de ménage. On pouvait même voir un œil au beurre noir sur la toile. Martina avait prétendu ne pas avoir dit au vieux qu'il l'avait frappée. Peut-être bien. Le vieux pouvait sentir ces choses-là, les paroles n'étaient pas nécessaires. Il se souvint qu'après cela, elle avait commencé à se rendre plus souvent dans l'atelier de son père.

En tant que l'un des héritiers paternels, Silvan avait autorisé le prêt du tableau pour l'exposition dans l'unique but de faire enrager sa belle-sœur, Erika la bécasse à Rajmund. Au dernier moment, à peine deux jours auparavant, il s'était ravisé et avait donné son feu vert à la galerie. Tout contents ils étaient arrivés immédiatement chercher le tableau et lui avaient réservé la place d'honneur dans le meilleur espace du premier étage. Erika Vidic Korenika, comme tout le monde, avait été très surprise de découvrir le portrait de Martina à l'exposition. Elle n'avait jamais pu cacher sa déception du fait que Karol n'eût même pas eu l'idée de peindre son joli minois. Qu'aurait-elle donné pour que ce fût *le sien*, le portrait exposé ce soir-là.

Silvan regarda sa belle-sœur. Que ça faisait du bien de l'observer en proie à son tourment. Tout le temps du discours inaugural de ce petit Doli, à chaque fois qu'elle avait dû jeter un coup d'œil sur le portrait de Martina, elle s'était tortillée comme si elle avait souffert de rhumatismes.

Silvan sourit. Bon regardez-la, cette grande corneille qui observe l'ensemble du rez-de-chaussée. Elle s'est installée sur les marches afin de mieux contempler. Elle fait bien attention à ce que rien ne lui échappe. Eh bien, qu'elle l'entende lui aussi se dit Silvan Korenika qui décida de rire deux fois plus fort.

Martina Zajec était en proie à des sentiments variés. Elle avait, comme tous les autres, été surprise par la décision de Silvan d'autoriser que son portrait fût exposé. C'était le seul portrait d'elle que Karol eût peint à l'huile. Il l'avait souvent représentée, mais il s'agissait surtout d'esquisses, de dessins au fusain. Mais la peinture à l'huile, il ne s'y était mis qu'une seule fois. C'était au début de l'année 2000 se souvint Martina Zajec, quand la folie du nouveau millénaire était un peu retombée. Pendant l'un de ses éclats, Silvan l'avait durement battue. Dégoûtée et bouleversée elle s'était réfugiée dans l'atelier de Karol. Et à ce moment-là, après cette violente scène, Karol Korenika avait pris la plus grande toile de son atelier et commencé le portrait. Auparavant, Martina était déjà bienvenue dans l'atelier, elle le sentait à la façon dont Karol se comportait, mais par la suite elle s'y rendit encore plus souvent. Elle et son beau-père, car c'est comme cela qu'elle l'appelait en elle-même, n'avaient jamais rien évoqué. Il savait ce qu'il s'était passé et elle savait qu'il savait. Elle posait, lui préparait du thé, l'aidait à déplacer les

lourds objets de l'atelier, et ils s'en contentaient. Et son Mirko, le fils qu'elle avait eu des années avant lors d'une brève liaison, avait compris que le monde de la peinture avec ses couleurs, ses pinceaux, ses livres et ses tableaux était aussi fait pour lui.

Elle avait parfois l'impression que Karol l'avait invité chez lui à cause de Mirko. Ils recherchaient et regardaient les mêmes choses et se parlaient des journées entières. Quel dommage que le beau-père soit mort, il aurait beaucoup aimé savoir que Mirko avait pu s'inscrire cette année à l'académie des beaux-arts.

Martina se trouvait maintenant à côté de son portrait. Le tableau ne dégageait pas seulement une très grande force, il était également très grand, du moins pour un portrait, même en pied. Il mesurait trois mètres de haut et deux de large. Sur le tableau, Martina, habillée d'une jupe grise et d'une petite veste, se tenait assise dans le vieux fauteuil de l'atelier de Karol. Les pieds serrés l'un contre l'autre et tournés vers la gauche, les mains croisées reposant sur la jupe. Sa coiffure était ébouriffée, mal peignée. Elle regardait droit devant elle mais pas comme Mona Lisa, à propos de laquelle on ne sait généralement qu'une chose : son regard suit le spectateur. La Martina Zajec du portrait regardait droit dans l'être humain, mais de façon à ce que son regard le transperce. Elle recherchait un au-delà. Elle exprimait un mélange de souffrance, d'abandon et de défi.

Korenika ne l'avait pas embellie, il avait accentué son teint négligé, son regard fatigué, « *le tragique de l'existence* » comme l'avait dit Doli il y a peu. La peinture exposée ne la réjouissait pas, car elle la mettait à nu. Martina avait l'impression que tout le monde pouvait avoir accès à son moi intérieur, elle croyait qu'elle était assise toute nue devant l'assemblée. En elle, seule une minuscule once de vanité féminine trouvait plaisant le fait que son portrait, simplement nommé *Martina*, constituât l'une des pièces marquantes de l'exposition. Après tout c'était le seul portrait de femme de toute l'exposition, à l'exception de quelques portraits des deux épouses du peintre. Mais c'est son fils qui aurait été le moins heureux d'apprendre que ce portrait était exposé. Ce portrait -à l'époque où la toile avait été réalisée, il passait tout son temps dans l'atelier, âgé de 14 ans et il ressentait fortement la détresse de sa mère, même si elle lui avait caché les querelles avec Silvan - il l'avait compris comme une puissante révélation personnelle. Comme un journal exclusivement et totalement intime. Heureusement qu'il ne savait pas.

« Alors, chère Martina, comment se passent les préparatifs pour le mariage ? »

Martina Zajec s'efforça de revenir sur terre. Elle se rendit compte que Roman Doli, critique d'art et galeriste se trouvait à ses côtés et lui posait une question.

« Merci Roman, je pense que nous sommes allés si loin que cette dernière étape sera également accomplie. »

« Qui peut s'intéresser à cela ? » se demandait Martina. Elle n'allait bien sûr pas lui expliquer que malgré tout elle aimait bien Silvan, ni qu'il l'aimait aussi, à sa façon. De plus c'était leur vie personnelle à eux deux. Et celle de leur fils, mais il allait les quitter. En octobre il commencerait à étudier à Ljubljana, il sortait avec une gentille fille depuis bientôt un an... Tôt ou tard elle resterait seule et... Silvan ne l'avait plus jamais battue par la suite. En dix années de vie commune, ils avaient trouvé un équilibre satisfaisant, qui serait au moins supportable. Voilà pourquoi elle allait se marier avec lui.

« Voici Monsieur Liebmann, Ira Liebmann, dit à Martina Roman Doli en poussant devant elle un petit monsieur aux superbes habits, il s'agit de mon hôte estimé qui vient de Russie. Un galeriste. Les tableaux de votre beau-père lui plaisent et il vient de me dire qu'il désirait rencontrer *Martina*. »